

La lettre et le journal au Bas-Canada : les usages de la presse d'après les correspondances féminines du XIX^e siècle

Mylène Bédard

Numéro 166, été 2012

Littérature et journalisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard, M. (2012). La lettre et le journal au Bas-Canada : les usages de la presse d'après les correspondances féminines du XIX^e siècle. *Québec français*, (166), 28–30.



Bernard D'Agesci,
Femme lisant les lettres d'Héloïse
et d'Abélard (détail), 1780,
Art Institute of Chicago.

La lettre et le journal au Bas-Canada : les usages de la presse d'après les correspondances féminines du XIX^e siècle

PAR MYLÈNE BÉDARD*

Dans le plus récent ouvrage paru sur les rapports entre la littérature et la presse, *La Civilisation du journal*, Judith Lyon-Caen constate que, malgré le nombre florissant de travaux, la question des usages et des expériences de lecture des périodiques demeure un pan de la recherche encore peu exploré : « Mais que sait-on des lectures et des usages effectifs de ces journaux ? L'historien se trouve ici confronté à un curieux paradoxe : celui de la pléthore et de l'absence de traces. Pléthore de journaux lus, milliers puis millions de pages imprimées chaque jour, selon des formats variés et dans des présentations toujours plus complexes. Pléthore également des commentaires, triomphants ou alarmistes, sur l'entrée en lecture périodique d'un public de plus en plus ample. Rareté, en revanche, des "archives" de lecture qui donneraient accès aux appropriations différenciées et singulières de ces pages qu'aucune vie d'historien ne pourrait suffire à parcourir. Ici et là, on trouve bien des notations dans un journal intime ou une correspondance : événements frappants du jour, habitudes de lecture, journaux favoris ou détestés¹. »

Reconnue comme un outil important pour retracer, aujourd'hui, les réseaux et les pratiques de sociabilité d'autre-

fois², la correspondance permet tout autant de donner un aperçu des usages que font les lectrices et les lecteurs de la presse au cœur du XIX^e siècle³. Le contexte insurrectionnel bas-canadien semble en effet favorable à l'étude des usages ordinaires du journal. Dans ces conditions, la situation politique engendre une affluence de nouvelles qui altère la dynamique et la nature de la correspondance familiale. Comment les épistolières reçoivent-elles ces informations et comment les intègrent-elles dans la lettre privée ? Quels sont les impacts de ce maillage de considérations politiques et de nouvelles familiales sur l'écriture épistolaire et sur la figure de l'épistolière ?

Le journal comme instrument de l'intégration sociale des femmes

En période de trouble politique, comme c'est le cas dans la première moitié du XIX^e siècle au Bas-Canada, la presse devient une mine d'informations substantielle pour saisir les enjeux de la crise que traverse le pays, en particulier pour les femmes qui, exclues de la sphère publique, n'entretiennent pas de lien direct avec la politique. Lorsque les correspondants sont disséminés sur

le territoire à la suite des Rébellions de 1837-1838, les journaux jouent encore un rôle important dans le maintien de la cohésion sociale, en ce qu'ils resserrent les liens du clan autour de pratiques ou de références partagées, uniformisent le rapport au temps et consolident l'identité du groupe réuni autour de convictions communes dont la presse se fait le porte-étendard. La séparation prolongée et l'éloignement, en plus d'être à l'origine des échanges épistolaires, mettent au jour la prégnance de la culture médiatique dans le quotidien des épistoliers. Quand la mobilité des individus sur le territoire ne permet plus aux membres d'un réseau épistolaire de lire les mêmes périodiques dès leur parution, ceux-ci sont alors archivés et acheminés à travers la correspondance aux proches expatriés⁴. Moins soumises que les hommes à l'exil, les femmes vont assumer ce rôle de passeuse à l'intérieur des systèmes d'échange, relayant les informations médiatiques, acheminant des livraisons de périodiques et signalant les nouvelles à surveiller. Ce faisant, elles ne se représentent plus dans une position de passivité par rapport aux productions médiatiques, mais s'inscrivent activement dans la réception et la diffusion de ces biens culturels.

Compte tenu du contexte insurrectionnel, des épistoliers vont associer, dans leur correspondance, des considérations politiques aux nouvelles familiales. La constitution d'un corpus de 264 lettres féminines écrites au cours de la décennie 1830-1840 par des femmes appartenant au milieu patriote bas-canadien montre clairement que la presse constitue, pour certaines, un outil d'intégration sociale, une passerelle entre la sphère domestique et la sphère publique. À la lecture des missives, force est de constater que les épistoliers semblent voir dans la lettre la possibilité de saisir l'occasion de se construire un rôle social et politique. De là l'intérêt d'observer les stratégies mobilisées par elles pour négocier la polarisation entre les champs d'activités public et domestique, négociation qui transite, entre autres, par la lecture de périodiques.

Les épistoliers et la presse ou la variété des usages

En considérant que le journal est une fenêtre sur l'événement, par laquelle les femmes s'immiscent dans la vie publique en dépit de leur exclusion politique, une plongée dans le paysage social de cette première moitié du XIX^e siècle s'imposait. Une telle immersion exige de recenser, dans un premier temps, toutes les références à la presse que contiennent ces missives féminines. Puis, en confrontant le discours sur la presse ou encore à partir d'elle au contenu de la livraison du périodique en question, il devenait alors possible de procéder à une analyse croisée des lettres de femmes, des réponses de leurs destinataires – lorsqu'elles étaient disponibles – et des journaux. Une telle lecture rend également compte des rubriques privilégiées par les épistoliers de même que des visées poursuivies par l'intégration de ce discours médiatique. La recension des références à la presse a permis d'observer que les épistoliers entretiennent un rapport distinct à l'actualité médiatique. Certaines lisent la presse par intérêt pour ce qui se passe sur la scène politique, suivent les enjeux débattus à la Chambre d'assemblée, tandis que d'autres s'y intéressent davantage parce que les acteurs publics sont des membres de leur entourage.

Qu'elles mentionnent la gazette lorsqu'elles veulent faire part à leurs destinataires du discours qui circule dans l'espace public ou qu'elles renvoient à une livraison de journal en particulier, ces correspondances de femmes permettent de restituer les circuits qu'emprunte l'information dans les échanges discursifs. Dans la lettre du 14 janvier 1836 adressée à son mari, Louis-Joseph Papineau, Julie Bruneau-Papineau écrit : « J'ai vu le *Herald* aujourd'hui que madame ma voisine m'a envoyé : il est toujours très violent⁵. » Dans cet extrait, l'épistolière représente la lecture du journal comme une occasion de sociabilité et de solidarité féminine et montre ainsi que les femmes se sentent concernées par la politique. Bien que les tirages des périodiques demeurent limités, il faut toutefois prendre en considération que les journaux circulent à travers des chaînes de relation et sont bien souvent lus en groupe. Cet usage du journal comme objet de discussion ou de débat est central dans la formation de l'espace public, tel que le conçoit Jürgen Habermas : « L'élément où s'est formé un public doté d'une conscience politique, ce furent avant tout les réunions privées de la bourgeoisie. Durant les dernières années du XVIII^e siècle, les revues se mirent à fleurir – même les revues politiques –, et c'est directement autour d'elles que la vie de société



Édouard Manet, *Femme lisant*, 1878-1879, Art Institute of Chicago.

des personnes privées s'est cristallisée⁶. » La représentation du journal comme outil de sociabilité autour duquel se regroupent des communautés ou des réseaux est aussi intelligible dans la lettre qu'adresse Élodie Loiseau-Châlon à son oncle Ludger Duvernay, propriétaire du journal *La Minerve*. Dans cette missive, l'épistolière demande à son destinataire d'intervenir dans une polémique en acceptant de publier les écrits défendant un homme qui a été injustement diffamé dans *Le Canadien*. Pour légitimer sa requête, elle se représente comme étant au carrefour d'un réseau de relations, dont elle se fait la porte-parole : « vous allez me trouvez sans doute curieuse de vous parler de ces chose la mais si je lai fait c'est après le conseil des plus respectable de cette endroit⁷ ». Ces microsociétés incluent les femmes dans leurs rangs et ces dernières peuvent y jouer un rôle qui s'inscrit à la lisière de la sphère publique.

L'usage de la presse par ces femmes ne se résume donc pas simplement à recrachter sur le papier les informations médiatiques tirées de leur lecture et dépasse largement la fonction d'outil de promotion sociale. Envisager la présence du journal dans la lettre sous l'angle de la négociation et de la représentation de soi permet de constater que ces femmes ne se soumettent pas nécessairement à la compartimentation du féminin et du masculin en rubriques particulières, pas plus qu'elles ne se plaignent de la très forte concentration des débats et chroniques parlementaires qui noircissent les pages du journal. Au contraire, plusieurs d'entre elles s'approprient l'objet-journal et dévorent les débats pour mieux les critiquer par la suite dans leurs correspondances. Elles profitent de cette tribune pour ajouter leur voix aux autres, élargissant ainsi les limites du discours autorisé. Échappant en quelque sorte au contrôle de la lecture féminine, les journaux permettent aux femmes de construire un lien entre elles et la vie publique lorsque le destinataire se montre peu enclin à partager son savoir. La mise en valeur d'une connaissance des enjeux politiques, par l'entremise des lettres familiales, est alors favorable à la représentation de soi à titre d'interlocutrice sur les questions d'ordre public. La présence médiatique dans la pratique épistolaire des femmes, en ce qu'elle permet de réorienter le thème de l'échange du domestique vers le public, a pour effet d'affranchir la lettre du monopole de l'intime.

En tant que lectrices du journal, les épistolières de 1830-1840 rendent compte de leur appartenance à la sphère publique. Dans tous les cas, l'inscription du discours médiatique permet « d'accueillir une parole qui circule, de faire entendre une voix, de montrer que la lettre est en constant rapport avec ce qui se dit autour d'elle⁸. » En somme, la présence médiatique dans la lettre privée participe de la mise en évidence de la porosité des frontières de la vie sociale. La représentation de soi comme sujet politique féminin n'est pas façonnée comme telle dans la presse – la plupart des journaux publiés au Bas-Canada à l'époque ne s'adressent pas à un lectorat féminin⁹ –, mais elle se dessine dans l'usage qu'en font les épistolières. Selon Dominique Kalifa et Alain Vaillant : « [L]es périodiques et [...] leur appropriation [jouent un rôle] dans l'émergence des identités sociales¹⁰ ». En effet, la construction de l'image de soi dans ces lettres mobilise des stratégies d'écriture

qui témoignent d'une modulation des codes et des formes. S'il n'y a pas de prise de parole publique chez ces épistolières, la négociation complexe qui s'articule entre le moi, les écrits intimes et le social dans ces entreprises épistolaires permet de distinguer les enjeux soulevés par la venue à l'écriture des femmes. La posture de l'épistolière met au jour les procédés et les processus qui mèneront à la posture de l'écrivaine dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Tout compte fait, l'étude de la présence médiatique dans ces missives féminines révèle l'intérêt et les défis que pose un décloisonnement des approches dans le contexte d'un renouvellement de l'histoire littéraire. □

* Doctorante en études littéraires, Université Laval

Notes

- 1 Judith Lyon-Caen, « Lecteurs et lectures : les usages de la presse au XIX^e siècle », dans *La Civilisation du journal*, sous la direction de Dominique Kalifa et al., Paris, Nouveau monde, 2011, p. 27.
- 2 « La correspondance est l'un des matériaux importants pouvant rendre compte aujourd'hui de la constitution des réseaux du passé et de l'existence de lieux de sociabilité » Julie Roy, « Des réseaux en convergence. Les espaces de sociabilité littéraire au féminin dans la première moitié du XIX^e siècle », *Globe*, vol. VII, n^o. 1 (2004), p. 82.
- 3 « Les sources personnelles ou intimes montrent un degré exceptionnel de lecture réelle, qui invite l'analyste à identifier les variables de la lecture : qui lit, quoi, quand, où, pourquoi, dans quelles langues, dans quel milieu et sous l'œil de qui ? » Yvan Lamonde et Sophie Montreuil, « Conclusion », *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 2003, p. 279.
- 4 Demeurée au pays après les insurrections, Rosalie Papineau-Dessaulles écrit à sa belle-sœur exilée aux États-Unis : « Le Canadien ne vient pas. On n'a pas encore reçu le second nu de l'Aurore. On te les enverra quand on pourras les recevoir. » Rosalie Papineau-Dessaulles 1839, « Lettre à Julie Bruneau-Papineau », 11 mars 1839, BAnQ-Q, P417. Les extraits de lettres citées, lorsque celles-ci n'ont pas été éditées, sont reproduits selon l'orthographe originale de l'époque.
- 5 Julie Bruneau-Papineau, *Une femme patriote. Correspondance 1823-1862*, édition établie et annotée par Renée Blanchet, Québec, Septentrion, 1997, « Lettre à Louis-Joseph Papineau », 14 janvier 1836, p. 109.
- 6 Jürgen Habermas, *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, traduit de l'allemand par Marc B. de Launay, Paris, Payot, 1978, p. 82.
- 7 Élodie Loiseau-Châlon, 1836, « Lettre à Ludger Duvernay », 5 octobre 1836, BAnQ-M, P345/15; P1/B, 03.
- 8 Benoît Melançon, *Diderot épistolier*, Montréal, Fides, 1996, p. 364.
- 9 « On s'adresse aux "dames" dans quelques prospectus seulement. Il s'agit toujours de périodiques qui accordent une place importante à la littérature. Le premier journal à consacrer aux femmes une partie du prospectus est *Le Populaire* en 1838, mais c'est surtout à partir des années 1860 que l'on commence à s'adresser à elles plus régulièrement. [...] On ne parle jamais de politique aux femmes », Christiane Campagna, « Le rôle de la presse selon les propriétaires et rédacteurs des journaux montréalais 1830-1880 », *Mémoire de maîtrise en histoire*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1998, p. 92.
- 10 Dominique Kalifa et Alain Vaillant, « Pour une histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle », *Le Temps des médias*, n^o 2 (2004), p. 202.